

des vacances, et encore des vacances et toujours des vacances. C'est le seul vote qu'il puisse demander et que l'on puisse lui donner. Mais s'il a une ambition plus élevée que celle de gouverner le pays sans contrôle et sans discussion, il sait fort bien que ni la droite extrême, ni la droite pure, ni les bouapartistes ne pourront ni ne voudront l'assister.

L'Assemblée après avoir discuté le budget s'occupera de la loi relative à la construction du tunnel projeté entre la France et l'Angleterre. La Chambre des Communes d'Angleterre a passé dans ce but un bill privé, qui est actuellement devant la Chambre des Lords.

En Espagne, les provinces de Valence et de Castellon sont maintenant délivrées des carlistes. L'insurrection est confinée dans les montagnes de la Navarre et dans les provinces basques et la Catalogne.

La commission constitutionnelle vient d'adopter par un vote de 22 contre 8, un article de la constitution élaborée, établissant la liberté des cultes.

Le quartier-général du général Jovellar est à Sarinana, dans la province de Huesca.

Des nouvelles bandes de carlistes se sont réfugiées en France.

Le commandant des troupes françaises à Tarbes a télégraphié à Paris pour demander des instructions au gouvernement.

Une dépêche officielle annonce que Dorregaray est blessé et qu'il s'est réfugié en France, près de Cautelets.

En Angleterre, de fortes pluies tombent dans le Lancashire, le Yorkshire et les comtés voisins. La rivière Colber a débordé et sur un parcours de 20 milles entre Halifax et Burmeley les routes sont inondées.

En Allemagne, les persécutions religieuses continuent; on emprisonne des prêtres et des évêques. Aux Etats-Unis, rien d'important: on s'occupe du Centenaire.

A. ACHINTRE.

PUISSANCE DE LA VOLONTÉ

La mémoire se perfectionne par l'action de la volonté. Il faut d'abord d'énergiques efforts pour se retenir contre le courant des souvenirs involontaires qui traversent sans cesse notre esprit et qui, si nous y cédon, nous rendent incapables de toute réflexion. Mais on y parvient enfin, et l'on apprend à choisir parmi les conceptions qui se présentent, à lier fortement la chaîne de ses pensées, et à ne plus les laisser rompre même par les impressions extérieures. On a vu des hommes suivre les plus longs calculs au milieu du bruit de la foule. Racine travaillait au milieu des jeux de ses enfants. « L'imagination la plus heureuse, dit Thomas Reid, a besoin du secours de l'habitude et n'obéit promptement que sur les sujets où l'esprit s'est exercé. » Un ministre discute une question de politique avec la même aisance qu'un régent de collège une question grammaticale. L'imagination leur suggère avec la même promptitude et ce qu'ils doivent dire et la manière dont ils doivent le dire. Faites changer de rôle à ces deux personnages: ils ne seront pas moins embarrassés l'un que l'autre. Quand un homme parle sur un sujet qui lui est familier, il suit un arrangement de mots et de pensées absolument nécessaires pour que son discours soit à la fois intelligible, convenable et grammaticalement correct. Dans chaque phrase que nous écrivons ou que nous prononçons, il y a plus de règles de grammaire, de logique et de rhétorique à observer qu'il n'y a de mots et de lettres. L'orateur ne songe même pas à toutes ces règles, et cependant il les observe comme si elles lui étaient toutes présentes.

La volonté peut jusqu'à un certain point arrêter les plaisirs et les douleurs qui se ressentent dans le corps. Les biographes de Kant nous apprennent qu'il s'était con-

vaincu par lui-même que l'on peut, par la force de la volonté, résister pendant un certain temps et jusqu'à un certain degré à l'invasion des maladies. C'est ainsi que le naufragé se suspend au débris du navire et lutte contre le froid, la fatigue et la faim, et qu'à peine est-on venu le secourir qu'il s'abandonne et s'évanouit.

Si la volonté, luttant contre le plaisir et la peine, les diminue ou les arrête, elle les augmente quand elle leur lâche les rênes. L'attention apportée au plaisir ou à la douleur y fait découvrir mille nuances qui auraient échappé à une âme distraite. Le voluptueux qui déguste, pour ainsi dire, toutes les parties de son plaisir, le multiplie comme le malade qui écoute son mal et le rend plus aigu. Il y a tel homme qui veut se désespérer, quelques raisons qu'on lui oppose, et qui parvient à augmenter sa douleur par la force de sa volonté. (1)

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes c'est une âme humaine. »
« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »
(BROWNING.)

XXXVI

(Suite)

Les paroles qu'il m'adressa alors furent les plus douces et les plus fortes qui eussent jamais stimulé dans mon cœur l'amour du bien; mais, lorsque, en terminant, il me dit qu'après avoir éloigné celui dont la présence était pour moi un danger, il me fallait maintenant, et tout aussi résolument, rompre avec son souvenir; « que cette pensée, à laquelle je me livrais sans scrupule, devait être combattue, rejetée, vaincue, éteinte, » alors j'eus un mouvement de révolte insensée et je répondis:

— Non, mon père, je ne le puis.

Il répéta encore: « Pauvre enfant ! » Puis il me dit avec une bonté à laquelle se mêlait un accent de compassion:

— Vous ne voulez donc pas faire à Dieu sa place dans votre cœur ?

Je ne compris pas ce qu'il voulait dire, et je répondis encore:

— Mon père, je ne puis maîtriser ni ce que je pense, ni ce que j'éprouve, ni ce que je souffre.

Alors, sans perdre la calme douceur de son langage, mais avec une autorité devant laquelle je sentais céder en moi l'esprit de révolte, il me dit:

— Je sais, mon enfant, ce qui est en votre pouvoir et ce qui ne dépend pas de vous; mais, au nom de Celui qui vous parle ici par ma bouche, je vous demande de répéter avec une volonté sincère ces mots qui résument tout ce que je viens de vous dire: « Mon Dieu, ôtez de mon cœur tout ce qui le sépare de vous ! »

Ces paroles, l'accent qui les accompagnait, la prière qui sans doute les secondait au fond de l'âme sainte qui me les adressait, m'inspirèrent le désir, et me donnèrent la force d'obéir.

Mon Dieu! pussé-je maintenant faire comprendre ce qui m'advint.

J'inclinai mon front sur mes deux mains jointes, et, après un instant de silence pendant lequel je rassemblai toutes les forces de ma volonté, j'articulai lentement et avec une sincérité profonde les mots qui m'avaient été dictés:

Mon Dieu! ôtez de mon cœur ce qui me sépare de vous!

O bonté miséricordieuse et divine, comment parlerai-je de vous? Comment pourrai-je raconter ici cette merveille de grâce et d'amour? Tandis que je prononçais ces mots, et avant qu'ils fussent achevés, j'éprouvai une secousse étrange, mystérieuse céleste. Il me sembla que mon cœur et mon âme se pénétraient de lumière et que tout mon être se transformait; je fus inondée d'une joie qui ne peut s'exprimer en langue humaine; et la cause de cette joie, la cause vive, présente aujourd'hui et durable à jamais, c'était cette vérité qui m'était rendue miraculeusement sensible: Dieu m'aime!

Dieu m'aime! Oui! j'entendis cette parole, et j'en compris la signification tout entière. Le voile fut déchiré à jamais. Le mot de l'énigme profonde de mon cœur me fut révélé avec autant de clarté, de lucidité et d'évidence, que mes yeux voient la lu-

mière du jour! J'aimai comme on cherche en vain à aimer ici-bas, j'aimai de toute la puissance de mon cœur! J'aimai enfin jusqu'à ne pouvoir aimer davantage, sans mourir!

Je le sais, tout langage humain est faible pour parler d'une grâce surhumaine; je ne fais donc ici que balbutier, et je n'essayerai pas d'en dire plus long sur ce moment ineffable, qui opéra l'entière transformation de ma vie. Je ne sais plus quelles paroles je proférai encore, ni quelles paroles j'entendis; je me souviens seulement de l'absolution sainte que je reçus le front courbé, et de ces mots prononcés ensuite d'une voix émue: « Calmez-vous, mon enfant, et allez en paix. »

Je m'étais agenouillée accablée de tristesse; je me relevai si heureuse, que ma seule souffrance était la vivacité trop intense d'une joie que mon cœur n'avait pas la force de contenir!

XXXVII

De longues années se sont écoulées depuis ce jour, et de longues années m'attendent encore peut-être. Mais, quelle que soit la durée de ma vie, rien n'effacera jamais le souvenir, non pas du moment que je viens de décrire (car ce moment est toujours présent et n'est jamais devenu pour moi une image du passé), mais de l'effet que me fit en sortant de cette bienheureuse église la vue de la terre, du ciel et de la mer! Il me sembla les regarder avec d'autres yeux et presque les voir pour la première fois. Tout paraissait avoir pris pour moi un aspect nouveau, un sens, une signification glorieuse, et j'avais dans l'âme un torrent de félicité qui se répandait sur la nature tout entière! Je ne cherchais plus rien, j'avais tout trouvé, j'étais à l'abri de toute crainte, et l'espérance était devenue pour moi une certitude, une certitude plus complète que celle qui s'attache aux choses humaines les plus certaines, car qu'elle est, en effet, celle de ce monde que rien ne peut nous ravir, si nous ne le voulons pas? Or rien ne pouvait plus tarir la source d'où jaillissait ma joie, ou m'en voiler la cause. Rien, car ma volonté était désormais fixée et pour ainsi dire perdue dans le plus ardent amour!

Aimer avec force, pureté, passion, sur terre, l'objet le plus cher, et apprendre tout d'un coup que, pour le perdre, il faudrait l'adhésion de notre propre cœur, ne serait-ce pas pouvoir prononcer le mot *jamais* avec une signification absolue, que ne comportent point les choses d'ici-bas? C'est ainsi que Dieu m'avait fait la grâce d'aimer, d'être certaine d'aimer toujours, et de ne jamais pouvoir perdre ce que j'aimais!

La beauté de la nature ne me semblait donc plus être qu'un rayonnement de cette joie, et jamais je ne l'avais trouvée si belle. Cependant, presque au même degré (ceux à qui *seuls* je m'adresse maintenant le comprendront, quelque contradictoire que cela puisse paraître), j'éprouvais un immense dégoût de toutes les choses créées. Un ardent désir de tout abandonner, un mépris profond pour tout ce qui m'avait paru digne de quelque estime jusque-là parmi les biens de ce monde. Les richesses, l'éclat, les honneurs, les parures, le luxe, la beauté que, bien que peu vaine, j'estimais un grand don, tout pâlisait, tout s'effaçait dans mon esprit, non par un effet de satiété ou de mélancolie, mais par ce dégoût tout naturel que l'on ressent pour le médiocre lorsque l'on a vu le beau, et pour le beau lui-même, lorsqu'on a vu le parfait!

D'autre part, malgré ce trésor de joie inépuisable, je n'imaginai nullement que j'eusse fini de souffrir, et chose étrange aussi peut-être, je ne le désirais point. Je sentais même déjà qu'une souffrance vive, poignante, parfois terrible, était inhérente à cet amour divin, qui venait de m'enivrer. Celui qui mieux qu'aucun homme en a parlé, parce qu'il en avait éprouvé (1); celui qui, il y a plus de six siècles, a dit: « Que rien n'est plus fort » que cet amour, « plus élevé, plus étendu, plus délicieux... » Que rien n'est plus parfait, ni meilleur au ciel ou sur la terre... Qu'aucune frayeur ne le trouble, qu'aucune fatigue ne le lasse, qu'aucun lien ne l'appesantisse; qu'il s'élève vers le ciel comme une flamme vive et pénétrante et s'ouvre un sûr passage à travers tous les obstacles; celui qui a dit ces paroles et tant d'autres paroles brûlantes, celui-là même a dit aussi: « On ne vit point sans douleur dans l'amour! » Je le savais, et mon cœur était prêt à embrasser l'une comme l'autre. Quant aux peines ordinaires de la vie, il me semblait que j'aurais le courage de les affronter toutes, et que désormais je ne saurais plus ici-bas

ni craindre jamais rien, ni jamais me plaindre de rien!...

A vous, lecteur qui me comprenez, et qui savez que ces choses sont parfaitement vraies, je n'ai pas besoin de dire que l'état que je viens de décrire, s'il est heureux et rare, a cependant été dans tous les siècles, comme dans le nôtre, celui auquel un grand nombre d'âmes sont parvenues par une lente mais naturelle progression. Lors donc que je parle d'un fait *miraculeux et surnaturel*, j'applique ce mot uniquement à la grâce insigne et soudaine qui abrégé pour moi la route, et me fit passer, en un instant, d'une disposition absolument inférieure, à cette plénitude de bonheur et de foi!

Et maintenant.... comment m'apparaissent, dans cette nouvelle lumière, ceux qui étaient bien autrement mêlés à ma vie que toute la nature environnante? Comment leurs images s'effraient-elles à ma pensée? Lorenzo! Livia! Stella! Gilbert! Quels sentiments retrouvais-je pour eux dans mon cœur et mon esprit, soudainement ramenés ainsi à sentir et à voir clair et juste?...

Pour l'exprimer, il faut employer une image qui paraîtra peut-être obscure, et cependant je ne saurais de quels termes me servir pour me faire mieux comprendre. Il me semblait que dans cette flamme lumineuse tous les sentiments tendres, purs, nobles et légitimes de mon cœur trouvaient un aliment puissant et nouveau, tandis que tous les autres étaient consumés par cette même flamme aussi vite que des herbes mauvaises que l'on jetterait dans un brasier ardent!

Rien n'était donc changé dans mes sentiments pour Livia ou Stella, sinon que je les aimais plus tendrement encore qu'auparavant, que l'une demeurait pour moi plus que jamais un ange, et l'autre l'amie la plus chère!

Quant à Lorenzo, le changement fut grand, subit et profond!...

Ma tendresse pour lui, blessée à mort et éteinte par lui-même, se réveillait aujourd'hui au foyer divin de tous les bons amours, telle que je l'avais éprouvée aux jours de mes grandes espérances, et le but si ardemment poursuivi naguère réapparaissait à ma vue comme le seul qui fût digne d'occuper ma pensée. Que m'importait maintenant un peu plus ou un peu moins d'amour humain? Livia me l'avait prêté, mon cœur était à jamais rassasié, et j'étais riche, lors même que je n'eusse pas possédé sur terre l'affection d'un seul autre cœur.

Ce n'était donc plus par une égoïste soif de bonheur que je voulais revoir son âme affranchie, mais c'était par un désir mille fois plus ardent encore, si ardent qu'il me semblait être devenu ma seule passion!

Et Gilbert, enfin!... Comment parlerai-je de lui? Comment, envisagé à la lumière de cette flamme divine, m'apparaissent maintenant cet attrait dangereux, cette molle et perfide sympathie, cette pensée envahie? et ce cœur partagé, s'il n'était donné tout entier? et ces vagues et fausses espérances? et ces rêves impossibles? et ces regrets déchirants? et ce retour appelé de mes vœux insensés et coupables?...

Tout était consumé, comme l'herbe mauvaise, dont je parlais tout à l'heure, et je voyais avec clarté l'abîme que j'avais côtoyé. Je m'en détournais avec épouvante. Je sentais avec une intime reconnaissance que j'étais sauvée!... « et, comme le naufragé échappé aux périls de la mer, je regardais encore avec terreur les vagues qui avaient menacé de m'engloutir. (1) »

Cette impression fut si forte, qu'elle commença par me rendre odieux le souvenir qui, tout à l'heure, me semblait la seule joie de ma vie, et que je ne pouvais me résoudre à vouloir bannir! L'acte miraculeux de souveraine bonté avait porté sur l'objet même de ma prière, et l'obstacle qui me séparait de Dieu avait été réellement ôté de mon cœur. C'était là ce qui, plus encore que tout le reste, était changé et transformé. Mais, dans cette lumière parfaitement juste et vraie, cette impression violente s'effaçait peu à peu, et me laissait revoir bientôt Gilbert sous un aspect tel, qu'il put demeurer dans ma pensée sans la troubler désormais. Je songai alors à son danger à lui, et j'y songai avec repentir. Je démêlai en moi-même cette conviction secrète, première et souvent unique cause des fautes d'autrui, et dont il est si rare d'être exempté en pareille rencontre. Et je priai Dieu de me pardonner et de le guérir aussi complètement qu'il m'avait guérie moi-même!

Peut-être en ai-je dit trop long sur cet événement, le plus grand, le *seul* grand de ma vie, et sur les impressions diverses

(1) Imitation, liv. III. chap. v.

(1) Dante.

(1) Adolphe Garnier,